

L'ÉGLISE DANS LA CITÉ DE DEMAIN*

BEAUCOUP de temps a passé depuis notre première rencontre à Cologne en février 1959. Il semble même qu'il en ait passé plus encore qu'il n'en a passé en réalité, ce qui s'explique aisément par la succession rapide d'événements exceptionnels, dont le principal a été le concile de Vatican II, par l'évolution profonde et parfois troublée des rapports humains, et par le dynamisme étonnant qui pousse les événements de notre temps.

Vous avez préféré me demander d'explorer le futur, plutôt que de limiter mon investigation au présent. Non certes que je puisse dessiner à l'avance l'évolution des choses humaines, mais nous avons conscience qu'il est de notre devoir d'essayer de saisir où mènent les évolutions qui se produisent actuellement et celles qui fermentent déjà.

De fait, nous voyons chaque jour le futur entrer dans le présent, et donc si nous ne sommes pas capables d'anticiper pour relier entre eux des moments qui se situent à différentes étapes du temps, nos décisions et nos interventions risquent de rester des actes improvisés et isolés.

La Constitution pastorale sur *L'Eglise dans le monde de ce temps* reconnaît explicitement, en son article 5, que l'intelligence humaine étend de plus en plus son empire sur le temps, en affirmant qu'elle l'étend « sur le passé, par la connaissance historique ; sur l'avenir, par la prospective et la planification ».

* Message envoyé par le cardinal Lercaro au Symposium des artistes qui s'est tenu à Cologne le mercredi des Cendres 28 février 1968. Ce texte a été publié dans le volume *La Chiesa nella città di domani* (Ed. Dehoniane, Bologne, 1968). Nous en donnons ici, avec l'autorisation de l'éditeur, la traduction intégrale (les sous-titres sont de notre rédaction). De cette recherche si ouverte, on ne manquera pas de rapprocher l'étude remarquable de J. CAPELLADES : *Où prierons-nous demain ?* parue dans *L'Art sacré* du 3^e trimestre 1968.

La communauté urbaine aujourd'hui.

Le sujet qui m'a été proposé — l'Eglise dans la cité de demain — requiert tout d'abord une analyse de la situation historique de la communauté urbaine en notre temps ; il sera possible ensuite d'imaginer, au moins à titre d'hypothèse, ce que deviendront l'aménagement humain du territoire et les possibilités de présence de la communauté ecclésiale.

La ville d'aujourd'hui, celle qu'habitent la plupart d'entre nous, est encore non seulement le produit mais l'image de la société d'hier ; elle est liée à des façons de vivre, à des coutumes, à des dimensions d'une vie qui n'est plus la nôtre. L'homme de notre siècle, si prodigue en initiatives courageuses et sans précédent dans le passé, a accepté de s'installer paresseusement dans la ville d'hier. Il a abandonné la voiture à cheval pour la remplacer par des moyens de communication bien plus rapides ; il a réduit les relations de voisinage pour nouer des relations sur un rayon plus large ; il a renoncé à des habitudes héritées d'un long passé pour adopter un équipement fonctionnel ; il a franchi des limites scientifiques et techniques qui jusqu'à maintenant n'avaient jamais été atteintes ; et pourtant il a continué et il continue à habiter la ville ancienne.

Les villes où tout converge vers le centre demeurent en effet l'ossature statique de notre vie de mouvement. Des files de voitures coulent sans interruption dans un cadre conçu originellement pour des hommes allant à pied ; on continue à confiner les enfants dans les couloirs ou les escaliers ; on superpose, on élargit, on rapièce, en travaillant presque toujours en bordure de centres d'habitat occupés depuis des siècles.

Les villes sont bondées, elles sont pleines de gens. Les maisons sont pleines de locataires, les autobus pleins de voyageurs, les routes pleines de véhicules. Les locaux publics sont pleins de consommateurs. Les spectacles, à peine lancés, sont pleins de spectateurs. Ce qui auparavant n'était pas un problème commence à être un problème de tous les instants : trouver de la place.

Dans une telle conjoncture, le fait que tout soit « plein » n'est pas seulement une question de place ; ce qui est en question, c'est aussi une nouvelle manière d'être, et plus précisément une nouvelle condition humaine de la société de masse.

La perspective d'un monde civil livré toujours davantage à son propre dynamisme et à une diffusion toujours plus complète et plus rapide des informations donne peut-être plus une impression de cauchemar que l'impression d'une civilisation qui se purifie et se développe. Les vieux murs ont croulé depuis longtemps, mais nos discriminations mentales, vieilles de plusieurs siècles, tiennent encore grâce à la force d'inertie.

La ville telle que nous la connaissons est une des composantes fondamentales de la société contemporaine. Pour ne prendre qu'un exemple, elle a une structure où tout converge vers le centre ; son organisation est fondée sur une répartition en compartiments à l'intérieur d'un réseau : quartiers, paroisses, circonscriptions, etc., sans contacts réciproques et sans échanges, sinon à un rythme très lent et dans une mesure insignifiante.

Une telle articulation de la ville en zones tend à devenir non pas un moyen de formation communautaire mais bien plutôt un moyen de contrôle administratif. C'est en effet une caractéristique de toute espèce de « contrôle par le haut » que de s'appuyer sur une répartition en compartiments à très faible rayon d'action et d'influence, selon un schéma en pyramide dont les structures administratives occupent le sommet.

Si on le reporte sur le terrain, un tel schéma est exactement le schéma de la ville à disposition concentrique : à la base correspond un cercle d'activités primaires, à la zone moyenne un cercle d'activités secondaires, et à la zone centrale, qui est le sommet de la pyramide, un noyau de haut pouvoir directionnel et d'activités tertiaires.

Les trois secteurs, dans lesquels les individus sont confinés à leurs activités propres, constituent trois zones distinctes et aliénées l'une par rapport à l'autre. Aussi nous pouvons dire, sans crainte d'être contredits, que la ville à disposition concentrique et divisée en zones est aujourd'hui une ville aliénée.

On découvre alors, dans toute sa tragique évidence, le fait que la ville divisée en zones est aussi une ville divisée en classes (et la division en classes est absolument incompatible avec le christianisme).

A ces masses d'individus, confinées dans leurs zones propres de résidence et de travail, correspond une humanité divisée en classes sur la base de la fortune, de la culture, de la foi, etc. Tant il est vrai que, selon la même réparti-

tion, les paroisses sont très riches, riches, aisées, pauvres ou misérables.

Inadaptation de la paroisse.

Intégrée dans ce système, la paroisse, avec ses œuvres, née au 10^e siècle, à une époque qui ignorait complètement le type actuel d'organisation sociale, risque d'être elle-même, avec la structure que nous lui connaissons, un élément d'aliénation et de « classification », puisque par sa nature même elle est obligée et contrainte à diviser, en indiquant qui est « des nôtres » et qui n'en est pas.

C'est donc uniquement en référence au type d'organisation sociale décrit ci-dessus, et avec les réserves formulées, que l'on peut croire à l'utilité de l'instrument paroissial, dont l'adéquation à un type différent d'implantation humaine, tel celui des mégaloïles et des villes linéaires, serait complètement à repenser et à contrôler.

De fait, on voit nettement les limites des essais de décentralisation effectués au cours de ces dernières années dans certains diocèses d'Europe, essais qui ont seulement déplacé les données du problème sans pouvoir apporter une solution réelle et un instrument efficace de pastorale. Pourquoi ? Parce que la décentralisation diocésaine, même lorsqu'elle a été poussée au maximum et avec le souci authentique d'obtenir un résultat concret, n'a jamais été qu'une « déconcentration » des services et une « dislocation » des organes chargés d'exécuter les décisions prises par un pouvoir central.

Malgré tous les efforts que l'on a faits pour décentraliser les structures diocésaines, pour les rendre capables de devenir les organes d'exécution de la volonté de la communauté, en intéressant tout le monde à leur gestion, et de favoriser ainsi la participation de tous, ces expériences finissent presque toujours par se borner à une réorganisation administrative.

En effet, la décentralisation qui s'opère aujourd'hui dans presque tous les secteurs de la société peut trouver un aboutissement authentique dans une dynamique de communion engageant la participation de tous les membres de la communauté, ou bien elle peut n'être qu'une gestion mieux organisée du pouvoir central.

Dans ce dernier cas, les organes de la direction centrale

demeurent ce qu'ils étaient, mais il y a une plus grande ramification des décisions et une meilleure organisation. Au point de vue du cheminement du peuple de Dieu rassemblé dans les diverses communautés ecclésiales locales, tout cela ne peut pas représenter une solution.

Des critères comme celui qui voudrait que la paroisse ou le quartier prenne une physionomie précise, liée à l'homogénéité sociale, culturelle ou économique de l'assemblée, paraissent de moins en moins convaincants.

Si l'on reste sceptique devant de telles expériences de paroisses autonomes intégrées de type nordique, la raison en est que c'est seulement la ville entière, au maximum, qui pourrait être ou devenir une unité intégrée. Aussi bien, la paroisse ne peut pas non plus être le cadre où l'on dépense le « temps libre », car il existe un besoin irrépessible de chercher l'ensemble des activités extra-professionnelles au niveau de la communauté totale, où il est possible de rencontrer des frères ignorés et inconnus.

La ville où tout converge vers le centre nous apparaît donc toujours plus inadaptée à une décentralisation réelle des structures diocésaines ou paroissiales, qui permettrait à ces structures de recueillir les aspirations de la base et de les transmettre à l'autorité centrale de manière efficace.

La présence de l'Église dans la cité de demain.

Mais alors, dans quel type d'organisation urbaine sera possible une forme de « participation » qui, comme l'a demandé le Concile, suppose vraiment la présence de tous les chrétiens ?

Il convient d'examiner avec sérénité l'hypothèse selon laquelle ce sera possible, à un degré jamais expérimenté jusqu'ici, dans les nouvelles organisations urbaines qui, de divers côtés, sont proposées à l'attention des urbanistes.

Par rapport à la « mégalopole linéaire », par exemple, la paroisse, conçue comme elle l'est aujourd'hui pour un système urbain traditionnel, révèle ses limites et incite à formuler de nouvelles hypothèses pour la ville de demain. C'est dans cette problématique que les spécialistes devront exercer leurs charismes et que les communautés ecclésiales qui ont déjà atteint un certain niveau de communion réelle et donc d'expérience devront proposer leurs suggestions.

Une telle recherche devra prendre pour point de départ

le pluralisme objectif des situations humaines, qui caractérise notre temps et qui est lui-même un « signe des temps ».

En effet, si d'une part notre attention est attirée par les phénomènes qui affectent les masses ouvrières plongées dans l'angoisse des grandes cités mondiales et exposées à l'aliénation sur le plan spirituel et humain par une technique qu'il semble désormais impossible de dominer, il y a d'autre part le tiers-monde, ce monde des pays sous-développés, dont le cri de douleur est si déchirant qu'on ne peut plus le supporter avec indifférence.

Nous nous trouvons par conséquent au point de rencontre de soulèvements historiques, qui affectent l'humanité entière, qui ébranlent son équilibre traditionnel et qui manifestent de façon aveuglante certaines contradictions fondamentales. Ainsi, tandis que les deux tiers de l'humanité souffrent de la faim et cherchent du travail pour se procurer du pain, nous apprenons par les études de Jean Fourastié sur le comportement de l'homme de demain que celui-ci ne travaillera que 30 heures par semaine, 40 semaines par an et 35 ans tout au long de son existence, soit un total de 40 000 heures sur les 700 000 que comptera sa vie, alors que l'homme d'il y a deux ou trois siècles, dont la vie était en moyenne sensiblement plus courte, consacrait au total quatre fois plus d'heures à son travail. On est en train de modifier jusqu'au type même de culture : alors que depuis longtemps on se croyait engagé de façon irréversible vers un type de culture individualiste, on voit maintenant les signes d'un renversement décisif vers une culture de groupe, dans laquelle la notion d'individu tend à s'atténuer et ne se vérifie en fin de compte qu'au sein de la communauté.

Face à cette mobilité des structures socio-démographiques de la communauté humaine, face à des problèmes nouveaux qui impliquent, ne serait-ce que sur le plan humain, des modifications dont on ne peut percevoir encore toute l'ampleur mais qui néanmoins passent actuellement du stade de l'hypothèse à celui de l'expérience concrète, comment définir une action pastorale pour demain, et une communauté chrétienne pour la cité de demain ?

Quelle forme de présence organisée pourrons-nous avoir dans des régions urbaines comptant des dizaines de millions d'habitants, comme Tokyo, New York, Londres ou Paris ?

Les questions qui se posent sont profondément déconcer-

tantes et complexes, et pour ma part je crois que, pour arriver à définir de nouveaux systèmes ou des versions nouvelles de systèmes déjà expérimentés, nous devons rester fidèles aux buts fondamentaux que se propose la présence chrétienne.

Comme l'a rappelé le Concile, l'Eglise est tout à la fois « assemblée visible et communauté spirituelle » (*Lumen Gentium*, n° 8) ; elle « fait route avec toute l'humanité et partage le sort terrestre du monde » (*Gaudium et Spes*, n° 40), et elle est comme le ferment et l'âme de la société humaine appelée à se renouveler dans le Christ et à se transformer en famille de Dieu. Elle ne peut pas manquer de se montrer extrêmement attentive aux grandes mutations urbaines et territoriales qui se dessinent peu à peu. Bien plus, l'Eglise doit trouver en elle-même, sous l'inspiration de la parole du Seigneur, des facultés génératrices d'intuitions neuves, intuitions qui auront pour objet non seulement la façon dont la maison de Dieu doit se situer parmi les maisons des hommes, mais précisément la façon dont les maisons des hommes doivent se situer pour être les maisons du peuple de Dieu.

Ainsi, plus nous serons capables d'intuitions neuves, plus nous aurons cette sensibilité qui fait percevoir à l'avance les tendances et les mutations, et moins nous aurons à apprendre des événements, ce qui réduira d'autant le danger de la constante et pénible récupération, due au fait que l'on a pris conscience trop tard des réalités en devenir.

Voici donc ce que, me semble-t-il, on peut dire aujourd'hui : la liberté d'imaginer de nouveaux modes d'être pour la vie des communautés chrétiennes ne doit pas restreindre la liberté de regarder plus loin et de penser à un nouveau mode d'être de la vie pastorale et de l'action qu'elle présuppose. En d'autres termes, nous devons essayer de nous placer autant que possible à l'extérieur de notre mode d'être actuel, car c'est seulement en regardant « du dehors » que nous pourrions nous rendre compte des mutations, plus ou moins importantes, que nous avons éventuellement à introduire. En revanche, en demeurant dans le petit espace intérieur au système, nous pouvons modifier les éléments défaillants et veiller à l'entretien normal de l'organisme existant, mais sans doute n'arriverons-nous jamais à imaginer une dimension nouvelle de l'organisme lui-même.

Il y a là une autre grande occasion de dialogue avec le

monde, d'un dialogue ouvert à tous les hommes de bonne volonté, confiant et loyal, et donc exempt de toute prétention à l'emporter sur le partenaire ; un tel dialogue permettra de poser et de discuter avec sérénité le problème de la rencontre de la société ecclésiale avec la société civile.

Tout cela doit tendre en fin de compte à dépasser ces expressions elles-mêmes, qui marquent toujours une certaine séparation puisqu'elles désignent deux réalités distinctes alors même qu'elles dialoguent, et que nous continuons à user de ces expressions pour une formulation de la réalité actuelle qui demeure bien déficiente même dans le contexte où l'on essaie de la dépasser. Il faut croire en effet, et croire avec force, que ce qui doit voir le jour, c'est une communauté humaine dans laquelle les expressions « société religieuse » et « société civile » ne désigneront plus que des réalités du passé : une communauté humaine au sein de laquelle le mystère du Seigneur s'incarnera dans les hommes et dans leur être-ensemble et au sein de laquelle l'Eglise se perdra comme un levain caché, mais non moins puissant et efficace pour cela.

Les lieux de culte dans la cité de demain.

Voyons enfin comment situer la question du véritable et authentique lieu de culte — c'est-à-dire de l'église — dans cette problématique du territoire, tendue et mouvante, que nous avons essayé de décrire.

Chaque fois que nous nous rencontrons, spécialement ces temps-ci, nous aimons nous retrouver comme des vétérans mais aussi comme des combattants toujours actifs de pacifiques batailles communes.

D'abord la bataille de l'architecture, dans laquelle nous avons lutté pour le principe sacré selon lequel le contenu est une forme capable de donner naissance à des valeurs architecturales propres.

Ensuite la bataille de l'église de quartier, dans laquelle nous avons été guidés par la conviction que l'édifice destiné à accueillir une communauté doit être l'émanation de cette communauté et de ses structures sociales, humaines et urbaines. Et pour atteindre ce but nous avons travaillé beaucoup, en essayant de faire coïncider la communauté ecclésiale avec une communauté locale organisée.

Et enfin la bataille pour doter l'action liturgique d'un

lieu qui convienne réellement à une rencontre et à un échange, au moment où l'on commençait tout juste à définir les présupposés d'un langage commun. Tout le monde sait que, pour l'être humain, il ne peut exister de communication de la pensée sans le langage, et donc que toutes les forces qui orientent notre conduite et notre comportement, et qui ne sont autres que les perceptions, sont toujours structurées par un langage verbal. Si nous croyons cela, comment pourrions-nous jamais admettre qu'une action visant à rapprocher et à instruire, une action engageant la conscience et la connaissance, se déroule sans qu'il y ait possibilité d'échanger juste dans les moments les plus sublimes de toute l'action communautaire ?

Mais maintenant, alors que ces efforts qui nous ont tellement absorbés semblent avoir abouti à quelques résultats positifs, maintenant notre esprit perçoit des vibrations qui viennent de plus loin.

Oui, depuis longtemps nous nous sommes souciés de la disposition du lieu où s'assemble le peuple de Dieu, et nous pensons que nos efforts et les expériences faites ont permis d'arriver peu à peu à certains résultats. Ce que nous avons obtenu, c'est que l'« habitabilité » et la « disponibilité » des lieux que nous avons consacrés à la vie de la communauté chrétienne ne constituent pas un obstacle à la présence et à l'entrée dans la famille de Dieu, mais en facilitent la rencontre et que ces lieux soient au moins aussi accueillants et chaleureux que le sont devenues les habitations des hommes.

En outre, la nouvelle vigueur de la nouvelle liturgie nous a amenés non seulement à remettre en question les lieux de culte, mais surtout à reconsidérer les actions qui s'y accomplissent ; et, en exploitant une culture authentique, entendue comme une acquisition vivante de la tradition, nous avons essayé de proposer aux hommes les vérités immuables dans un langage qui puisse encore avoir pour eux son indispensable signification sémantique et qui trouve un accès direct pour réveiller leur esprit.

Mais aujourd'hui, en regardant devant nous et sans rien perdre de ce qui a été acquis, nous devons nous demander à quel niveau se situent nos efforts. Nous ne voudrions pas, nous ne devrions pas répéter l'erreur commise par les générations qui nous ont précédés quand, à propos de la construction des églises, elles se posaient des questions de

rythme et de style sans s'apercevoir que peu à peu leur grammaire architecturale perdait de vue la véritable dimension de la participation active de la famille de Dieu à la liturgie.

Satisfaits du cadre chaleureux offert à l'assemblée et de l'échange qui en résulte, nous risquerions d'oublier l'autre partie de la famille, celle qui ne vient pas encore à notre table et que tous nos efforts pour embellir cette table et la rendre lumineuse ne touchent donc pratiquement pas.

Les résultats obtenus dans le domaine de la construction des églises, les rapprochements remarquables dans les nouveaux rôles assumés par la peinture, la sculpture, la musique et la littérature risquent en effet de devenir des « termes » au sens statique du mot, c'est-à-dire des fins de course, s'ils ne restent pas continuellement en contact avec le rythme de la vie, qui ne cesse de tout renouveler et modifier.

Si nous voulons accompagner la vie, ses attentes et ses instances, si nous prétendons serrer la constante évolution, au lieu de nous tenir sur ce que nous croirions être la ligne d'arrivée, à l'abri de tout nouveau maniérisme et d'un éparpillement en chapelles, la seule solution est de poursuivre inlassablement notre chemin, un chemin de patiente recherche qui traverse toute notre histoire terrestre et qui ne se termine qu'avec l'achèvement de l'Eglise et l'avènement du Royaume.

Tout le vaste discours conciliaire sur l'Eglise, et d'autre part les expériences, grandes ou petites, mais continues et contraignantes, que les chrétiens ou plus simplement les hommes en quête de Dieu tentent actuellement pour trouver des moyens et des lieux de rencontre avec l'amour et la parole du Seigneur, tout cela est riche de suggestions.

Une Eglise qui, grâce à un service diaconal rénové, sera présente de façon plus ramifiée posera nécessairement de nouveaux problèmes pour son mode d'être matériel. Une Eglise toujours plus libre de tâches de suppléance à l'égard de la société civile témoignera nécessairement, même au niveau de la réalisation matérielle, d'une plus grande exigence dans l'affirmation de l'essentiel.

Sans aucun doute, une chose est bien claire : les structures architecturales des églises doivent se modifier aussi rapidement que se modifient aujourd'hui les conditions de vie et les maisons des hommes. Nous devons avoir bien présent à l'esprit, même lorsque nous construisons un lieu

de culte, le caractère extrêmement transitoire de ces structures matérielles, dont toute la fonction est une fonction de service par rapport à la vie des hommes. De la sorte, nous éviterons que les générations à venir se trouvent conditionnées par des églises que nous considérons aujourd'hui comme des églises d'avant-garde, mais qui pour elles risqueraient de n'être plus que des édifices vieilliss. Nous éprouvons aujourd'hui, pour notre part, ce conditionnement : nous ressentons avec quelle difficulté les merveilleuses églises du passé s'adaptent à notre sensibilité religieuse, avec quelle force d'inertie elles s'opposent aux indispensables réformes de l'action liturgique, combien leur art et leur mode d'être font écran à une plus simple et plus réelle rencontre des hommes avec le Seigneur. Or, il en ira bientôt de même pour nos églises modernes, et cela dans un laps de temps beaucoup plus court que par le passé, du fait de l'accélération progressive de l'histoire.

N'ayons donc pas la prétention de construire des églises pour les siècles à venir, mais contentons-nous de faire des églises modestes et fonctionnelles, qui conviennent à nos besoins, et devant lesquelles nos fils se sentent libres d'en repenser de nouvelles, de les abandonner ou de les modifier comme leur temps et leur sensibilité religieuse le leur suggéreront. C'est justement pour que l'Eglise, cette véritable et mystérieuse épouse du Christ, soit toujours présente parmi les hommes, que nos églises de pierre ne doivent pas l'obliger à revêtir pour des siècles des formes qui la séparent du reste des hommes. L'Eglise du Seigneur peut être partout, véritable tente que l'Esprit plante où il veut, et dont les hommes attentifs à l'Esprit doivent continuellement réinventer les modes d'être.

Qu'il me soit permis, au terme de cette rencontre avec vous, d'appeler de mes vœux un but qui, certes, est dans les mains du Seigneur, mais qui est aussi le désir toujours plus ardent de nos cœurs.

Que la ville de demain, et d'un demain qui n'est pas loin, sache se donner un lieu pour la rencontre avec le Seigneur, lieu où tous les hommes se réuniront ensemble autour d'une même table et d'une même parole.

Un lieu qui, fixe ou souple, quelle que soit sa disposition et où qu'il soit placé, soit surtout reconnaissable comme un lieu saint, non seulement à cause du sacrifice divin qui

s'y accomplit, mais aussi en raison de la sainteté de ceux qui s'y rassemblent.

Ses portes seront toujours ouvertes — selon ce qui est dit en Isaïe (60, 11) ; on ne les fermera ni le jour ni la nuit, afin que le cortège des nations soit conduit vers le Père.

Cardinal Jacques LERCARO.